

l'écriture est un exotisme

Roland Barthes

L'empire des signes

Coll. Les Sentiers de la création

Albert Skira, éditeur

La grande tentation de l'écriture confère à l'auteur le rôle de suiveur : il trace l'écriture des autres, il en a les yeux fixés mécaniquement sur les pas de l'autre, l'agencement des signes reflétant le regard de l'autre. On est tous dans la même papeterie.

Que faire pour échapper à la « vieille araignée » comme disait, de cette gale qui nous pourrit, Nietzsche? Si Roland Barthes écrivait des romans ou des livres de poèmes, sans doute n'arriverait-il jamais à contempler son propre effroi. En tout cas, nul doute qu'il saurait le montrer à ses lecteurs : chacun de ses livres serait un traité de l'écriture repoussante, son obsession de critique étant précisément celle

qui accable le romancier ou le poète qui tente de réduire l' « abîme alphabétique » (Edgar Poe).

Roland Barthes s'est pris un jour à considérer l'écriture comme une mythologie du quotidien. Redevenu ainsi « barbare » il fit son voyage en Asie, mais autres temps, autres « barbares » : là où Michaux, visiteur d'une Garabagne, voit l'imaginaire aux prises avec les séductions de l'intelligence, Roland Barthes ouvre *des yeux*. Tout le dit dans l'iconographie de son livre, la tête de Bouddha éclatée en trois regards, le sable ratissé qu'on regarde dans le jardin du monastère, la photo de presse nipponne qui montre les yeux « bridés » de Barthes, les caractères tracés à l'intérieur de la théière et que l'occidental Barthes voit comme les grains de thé, le plan de ville rond comme l'œil qui le dévisage : le *regard* éclate comme une *lecture éclatée*, et nous sommes – c'est sans doute cela – avisés que la véritable chose à voir c'est notre propre *défiguration*.

Au fond, *L'empire des signes* est une parabole, celle qu'avait tenté d'écrire Gide avec *Paludes*. Gide *avisé* trop tard crut en Michaux qui s'en alla au Japon pour en rapporter les limites – les « termes » - d'une contrée swiftienne. Barthes, comprenant que la vraie mythologie moderne n'a pas remplacé les terreurs anciennes,

mais les a fait seulement changer de sens, a d'abord fait de l'écriture occidentale un exotisme avant d'aller regarder jouer l'autre écriture à l'intérieur de ses autres signes. Le jeu est simple : écrire c'est se percher sur le terme le plus lointain, accroupi comme l'est le sage, et regarder s'agiter le pré de nos signes jusqu'à ce qu'on ne le voie plus comme un pré mais comme un tapis de morceaux de signification étalé à nos yeux dans une certaine perspective qui fait que nous sommes par rapport à lui dans une certaine position. Le pinceau en main, la vraie tentation devient de transcrire ce rapport. Ainsi est né le *haïku*, et je comprends que Barthes en ait été frappé comme de la foudre. Ainsi sont nées aussi, peut-être, les religions du geste de l'archer. Peut-être aussi l'indicible manifestation des pinceaux.

Au Japon il est possible d'enfreindre l'exotisme de l'écriture et de s'en approprier à nouveau les signes sans sens, car la vie même du japonais ne peut se débarrasser de l'*écharde*, (« l'écharde autour de laquelle tout suppure », dit Lord Chandos) du plus inapaisant qui s'écoule de notre lente littérature. Mais le *pus* là, n'est plus simplement une production pour la librairie : il fait ses taches partout. C'est partout que nous nous retrouvons face à notre propre défiguration : la rue, le jardin, le théâtre, le *sumo*, la maison, le temple, chaque

endroit redevient magiquement le pré dont je parle. Et quant au lecteur, celui-là dont nous sommes quelques-uns à vouloir emprunter les habits, n'est-il pas, comme le sage, perché sur le terme le plus lointain ?

Denis Roche



Publication originale :
chroniques de l'art vivant, n° 13, août-septembre 1970, p. 23

republiation le 26 mars 2017, à l'occasion du 27^e anniversaire de la mort,
« à la suite d'une apoplexie foudroyante », du personnage du roman *Louve basse*,
nommé Denis Roche,

sur le site : <https://axolotl-denisroche.com/>